la grâce du bon Dieu et vos charitables prières, qu'il ne gèlera jamais.

Maintenant que tous ces voyages viennent de finir, je m'occupe de bûcher et de transporter le bois de chauffage. Nous avons continuellement trois feux à entretenir, et je vous assure qu'une corde de bois par jour ne suffit pas pour les mois de novembre, décembre, janvier et février. Je suis donc, comme vous voyez, grand approvisionneur et chauffeur de la mission Saint-Pierre du lac Caribou ; c'est autre chose que le calorifère du Sacré-Cœur. Quand je vais être un peu avancé pour le bois, je couperai des pieux pour commencer un grand enclos pour nos bestiaux ; nous en attendons encore pour l'été prochain, ainsi que des poules, car nos poules ne sont point encore remplacées. Je vous assure que je me trouve bien privé de ces chères poules... Il est donc vrai que je n'entends plus le chant du coq et le caquet des poules ; quand donc reviendront-elles ? Malgré moi, j'en parle souvent. Oh ! des poules au lac Caribou.....

24 *janvier* 1816. — Les lettres vont partir. Adieu, mon révérend et bien cher Père. Que Marie Immaculée prenne sous sa garde ces lignes afin qu'elles vous parviennent !

Cél. GUILLET, O. M. I.

SECONDE LETTRE DU F. GUILLET (CELESTIN) AU R. P. TATIN.

Mission de Saint-Pierre au lac Caribou,
le 25 janvier 1876.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE TATIN,

... Que pourrai-je donc vous dire qui puisse vous intéresser un peu, notre vie étant si monotone, qu'elle offre

bien peu de matière à narration ? Déjà je vous ai fait connaître, autant que faire se peut par lettre, notre petite mission, notre manière de vivre. Cependant je croirais ne pas avoir accompli tout mon devoir, si je n'entrais pas un peu dans le détail de quelques événements qui se sont passés au lac Caribou depuis l'an dernier, époque où, comme aujourd'hui, j'avais le bonheur de vous écrire.

A cette époque, du 10 janvier 1875 jusqu'au 29 avril, j'ai été continuellement en voyage. Nous n'avions pas un engagé, et cela par économie pour nos missions si pauvres, mais non pour nos forces, car j'en ai bien perdu, et cette année je me fatigue bien plus vite en faisant les mêmes travaux.

Durant tous ces voyages j'ai eu peu d'aventures, excepté dans le dernier. Le 25 avril je fus envoyé à 25 ou 30 lieues d'ici ; je partais seul et je devais revenir de même. J'avais été prévenu de ce voyage plusieurs semaines auparavant ; lorsqu'on m'en parla je ne pus m'empêcher de manifester certains pressentiments que j'éprouvais involontairement. Le dégel commença pendant la semaine qui précéda la fête de saint Marc, on ne marchait qu'avec peine dans la neige fondante, les traînes y adhérèrent, et pour avoir moins de difficultés il fallait marcher la nuit, la neige était alors gelée et présentait un chemin plus solide.

Le 25 avril, dans la nuit du dimanche au lundi, je me mis en route, mes chiens étant très-bons, la traîne allégée et le chemin battu ; je pus rester tout le temps enveloppé dans mes couvertures et me faire traîner ainsi jusqu'au camp des sauvages, où j'arrivai le lendemain soir ; mes chiens avaient couru tout le temps, on eût dit une malle-poste. Je passai quelques heures aux loges. Je me fis aider à charger mon traîneau, mais lorsque ma charge eut été effectuée, je commençai à m'effrayer en la voyant un peu

forte. Je désirais que quelqu'un voulût bien m'accompagner au train jusqu'à moitié chemin, mais tous refusèrent et je dus partir seul. Cette fois je ne marchais pas vite, le temps était couvert, le vent du sud soufflait et il ne faisait pas froid. Il pouvait être de onze heures à minuit quand je me mis en route. Vers le point du jour, je fis du feu pour préparer mon déjeuner. La pluie commença alors à tomber, de sorte que lorsque je dus me remettre en marche j'étais déjà tout trempé sans avoir rien pour changer. Mon feu, d'ailleurs, était si faible, que j'eus beaucoup de peine à me préparer du thé; quant à la viande je la mangeai, non pas cuite, mais à peine chauffée. Je ne pouvais faire sécher mes vêtements et je me trouvais sans abri sur une île complétement découverte et brûlée. Il y avait peut-être une heure que je m'étais remis à marcher, quand tout à coup il se fit un tourbillon épouvantable ; je me trouvais sur un grand lac, loin des îles et plus loin encore de tout bois qui aurait pu me servir d'abri. Le vent tourna subitement au nord et une grêle épaisse commença à tomber pendant que le tonnerre grondait. Puis il y eut une affreuse tempête accompagnée d'une telle quantité de neige, qu'au bout d'un peu de temps je ne pus distinguer ni les îles, ni les bords du grand lac; cette neige fit en même temps disparaître toute trace de chemin battu, de telle sorte que mes chiens s'arrêtèrent. Je ne voulus pas, néanmoins, m'arrêter au milieu du lac, de peur de me geler, ce qui n'aurait pas manqué de m'arriver bientôt, car déjà mes vêtements, gelés sur moi, étaient roides comme du carton ; je me hâtai de décharger en partie mon traîneau ; je fis un amas de la viande que je laissai au milieu du lac, et au-dessus je plantai mon bâton dans la neige afin d'en pouvoir, en cas de besoin, reconnaître la place. Je me mis ensuite à tirer moi-même mon traîneau, tout en me recommandant du

fond du cœur au bon Dieu et à la sainte Vierge. Je marchai ainsi sans trop savoir où je me rendais et pendant environ quatre heures, qui me parurent une semaine, je continuai d'avancer, priant de toutes mes forces saint Raphaël de me garder et de me faire aborder à une île pour y attendre la fin de la tourmente. Mon Dieu! que j'étais fervent alors! Je ne puis vous dire dans quelles angoises je me trouvais jusqu'à ce que j'eusse trouvé une île. Cette tempête produisait un tel tourbillon de neige, que j'en étais aveuglé et que je ne voyais même pas mon chien de devant.

Enfin, j'atteignis une île et je me rassurai un peu, du moins j'essayai de me rassurer, car je ne savais où je me trouvais et de plus, pour comble de malheur, il n'y avait dans cette île d'autre bois que quelques vieux troncs d'arbres. J'essayai de les couper avec une hache, mais du premier coup j'en cassai le manche... Alors n'ayant plus aucun moyen de me garantir par le feu du froid qui me gagnait, et de dégeler mes habits, au moyen de mes raquettes je creusai dans la neige un trou d'au moins 12 pieds de profondeur, je tapissai les parois de cette espèce de grotte avec quelques peaux, pour m'empêcher de me mouiller davantage, puis je me blottis au fond du trou, enveloppé dans mes couvertures qui, comme vous pensez bien, n'étaient guère chaudes. Longtemps je tremblai de froid, mais enfin je finis par me réchauffer un peu.

J'aurais voulu pouvoir dormir, cela m'était impossible à cause de l'anxiété dans laquelle j'étais. Cette tempête continua pendant trois jours et trois nuits avec la même intensité. Je me préparais à mourir ainsi seul, non de besoin, car ma traîne était chargée de vivres, mais de froid, car je ne savais plus comment m'y prendre pour entretenir un peu de chaleur en moi. Néanmoins,

malgré ma peine, je ne cessai d'espérer dans le secours de ma bonne mère du ciel, Marie Immaculée.

Pendant ce temps, le R. P. GASTÉ était fort inquiet de moi ; il se disait que je m'étais probablement perdu sur le lac, où la pluie m'ayant surpris je devais m'être gelé. Lui aussi, le bon et bien-aimé Père était dans des angoisses mortelles. Il me disait ensuite que pendant tout ce temps il n'avait pu ni manger ni dormir, ni s'occuper attentivement de quoi que ce fût. Il faisait prier les orphelins, qui eux-mêmes ne cessaient de pleurer en pensant à moi et plaignaient mon triste sort. Une première fois ce cher Père avait envoyé à ma rencontre un sauvage qui après quelques heures de marche s'empressa de revenir en disant qu'il craignait de se perdre et que d'ailleurs on ne voyait pas même assez pour se conduire. Ce jour-là, de crainte de se perdre, personne ne vint du fort à la mission. Une pauvre sauvagesse, en se rendant de sa loge à une autre, distante de 25 à 30 mètres, disparut sous la neige et on eut bien de la peine à la sauver. Les sauvages disaient qu'aucun d'eux n'avait souvenir d'une pareille tempête, ce qui redoublait les inquiétudes du cher Père. Enfin, le troisième jour, voulant offrir le saint sacrifice à mon intention, il fondit en larmes en se revêtant des ornements sacerdotaux, et comme me le dirent ensuite les petits enfants, *il faisait bien pitié,* car il les faisait pleurer eux-mêmes. Avant de commencer la messe il annonça qu'il allait la dire pour le repos de mon âme, si j'étais mort, ou bien pour ma conservation et mon retour sain et sauf à la mission, dans le cas où je serais encore vivant. Après sa messe il pria l'officier en charge du fort de vouloir bien envoyer deux de ses hommes à ma recherche, avec leurs traînes et leurs chiens, et tout ce qu'il fallait pour me changer de couvertures. Ces hommes durent marcher toute la journée du troisième jour sans

me trouver. Vers le milieu de ce jour la tempête commença cependant à s'apaiser et ils purent découvrir mon bâton que j'avais planté sur le bloc de neige où j'avais enfoui une partie de ma charge et qu'une neige épaisse avait garantie. En apercevant ce monticule ils se doutèrent de quelque chose et ayant fouillé la neige ils trouvèrent, en effet, une quantité de vivres. Ils se dirent alors que je ne pouvais pas être au delà, puisque j'avais dû décharger ici une partie de mes provisions. Puis ayant pris ces vivres sur leur traîneau, ils revinrent sur leurs pas, regardant partout et cherchant attentivement pour tâcher de retrouver mes traces. Mais ils ne virent rien, et comme la nuit approchait ils reprenaient le chemin du fort, se demandant où je pouvais être et quelle direction j'avais pu prendre.

Pendant que cela se passait, de mon côté je cherchais à m'orienter. Je vis au loin une île que je crus reconnaître. Vite, après avoir attelé mes chiens et chaussé mes raquettes, je me dirigeai vers elle; quand j'y arrivai, je reconnus que je marchais tout juste à rebours de mon chemin, mais comme il faisait encore un peu jour, je ne me décourageai pas, j'examinai bien cette île et ses environs, je me rappelai alors que j'y étais venu deux ans auparavant, et ayant bien considéré la direction de la mission, sans me mettre plus en peine, je me dirigeai en toute hâte vers ce point. J'en étais éloigné de 3 lieues, mais comme le vent avait durci la neige, je marchais très-vite. Arrivé au bout de ce grand lac, je dus traverser une île pour passer dans un autre lac. Mais alors je me crus encore perdu, je ne reconnaissais plus cette île et j'hésitais à m'y aventurer; il y a tant d'îles, me disais-je, que je prends peut-être une autre pour celle que je crois. J'avais laissé mes chiens sur le lac et j'avais exploré l'île en faisant de tristes réflexions, quand, reve-

nant à mon attelage sans savoir quel parti prendre, je devinai, aux allures de mon chien de devant, que j'étais dans le bon chemin. La nuit avançait, je m'abandonnai à l'instinct de cet animal, qui ne me trompa point, car, arrivé au milieu de l'île, je reconnus un chemin de traînes et de traces de raquettes.

Deo gratias! m'écriai-je de toutes mes forces; merci, merci, mon Dieu ! Vous devez penser avec quelle ardeur je continuai à avancer. Vers le milieu du lac j'aperçus au loin deux traînes; je pensai que c'étaient les gens envoyés à ma recherche, et une demi-heure après je les avais rejoints. « Viens vite, mon petit frère, me dirent-ils en langue sauvage, l'homme de la prière, ton chef, pleure après toi ; il nous a envoyés à ta recherche et nous désespérions de te trouver, quand nous t'avons entendu crier; nous avons reconnu ta voix et quelque temps après nous t'avons vu au loin. Tiens, quitte là tes raquettes, monte dans cette traîne ; tu es bien malheureux, tu souffres beaucoup, n'est-ce pas ? » Je les rassurai, et eux m'ayant bien enveloppé de couvertures me ramenèrent sain et sauf à la mission, où le bon et cher Père Gasté, en m'embrassant, m'inondait de ses larmes et me prodiguait toutes sortes de soins. J'en étais tout confus et je le rassurai sur mon compte en lui disant que je n'étais pas malade, que j'avais seulement le bout des doigts gelés, mais que ce n'était pas la première ni la dernière fois probablement si je devais vivre encore. Les orphelins, de leur côté, me comblèrent de caresses et de baisers; je fus tellement touché de tout cela, que je me mis aussi à verser des larmes d'attendrissement. Il y avait un quart d'heure que j'étais arrivé, quand tout à coup le sang revint au bout de mes doigts gelés ; la douleur fut si vive et me porta si fort au cœur, que j'en perdis connaissance. J'étais à table et je commençais à peine à manger. Cet

accident jeta le cher Père GASTÉ dans de nouvelles transes; mais ce ne fut rien, j'eus repris bientôt connaissance; le bon Père m'appliqua du camphre sur les doigts; huit jours après j'étais guéri et mes doigts faisaient peau neuve.

Trois semaines plus tard j'étais à charger du bois de chauffage pour notre approvisionnement d'été et d'automne. C'était le lundi 24 mai; j'étais à deux heures de la mission, quand je tombai dans un trou qui s'était formé dans la glace au milieu du lac. Je m'enfonçai peu, car je tenais les rênes de mon attelage que je me gardai bien de lâcher, je n'eus de l'eau que jusqu'à la ceinture et je sortis bien vite de ce malheureux trou. Mais le choc fut si violent, que je crachai un peu de sang; de plus, comme j'étais en sueur au moment de la chute et que mes vêtements gelèrent sur moi, je ne tardai pas à ressentir un violent mal de tête. Arrivé à la mission, je me hâtai de changer mes vêtements, il y avait près de deux heures que j'étais mouillé, et quoique ce fut le 24 mai, le vent du nord soufflant violemment ne m'avait pas permis de me réchauffer. Je ne voulus rien dire ce jour-là, je fis mon ménage comme à l'ordinaire, mais toute la nuit je souffris de la tête. Le lendemain vers le soir, les douleurs étaient devenues intolérables, on me fit coucher et bientôt je commençai à souffrir d'un point de côté. C'était une pleurésie qui se déclarait, ainsi que le reconnut bien vite le R. P. GASTÉ. Ce bon Père me prodigua tous les soins possibles, il me veilla lui-même pendant les huit jours que je fus en danger. Encore une fois le bon Dieu me mettait à deux doigts de la mort. Je ne m'en affligeai pas. Une chose me faisait cependant de la peine, c'était de voir ce pauvre Père seul chargé du soin de tout le matériel de la mission. Je gardai le lit six semaines, et vers le commencement de juillet seulement, je pus me

remettre peu à peu au travail. Le moment était arrivé de semer les pommes de terre. Le cher P. GASTÉ avait lui-même tout préparé pour ce travail. Je ne pouvais m'empêcher de le plaindre en voyant toute la peine qu'il se donnait, car il avait tout à faire en ce moment, et pendant le fort de ma maladie il se contentait d'une heure ou deux de sommeil. Grâce à la Providence toute paternelle du bon Dieu, il a pu suffire à tout. Oh ! que ce bon Père aura une belle couronne dans le ciel, que de vertus pratiquées par lui dans ce petit coin de terre qui s'appelle la mission Saint-Pierre du lac Caribou ! Depuis bientôt quinze ans il est ici, s'épuisant pour le salut de ces pauvres infidèles qui jusqu'à ce jour ne lui ont guère donné de consolations. Aujourd'hui cependant il semble que la grâce les ait touchés, comme je vous le dirai plus loin.

J'ai oublié de mentionner le départ du P. BLANCHET, qui avait reçu un obédience le 5 mars précédent pour se rendre à 150 lieues d'ici, sur la Rivière aux Anglais, pour fonder au lac Pélican la mission du Sacré-Cœur. Il devait aller de là, durant l'été, dans la prairie de Saint-Albert. Voilà pourquoi le P. GASTÉ se trouvait seul avec moi.

Le 10 juillet Mgr GRANDIN arrivait ici, accompagné d'un bon Frère canadien, le F. LABELLE, de deux Montagnais, d'un Américain et d'un sauvage Cri qui lui servait de guide sur notre grand lac. Le 8 juillet, ils furent arrêtés par la glace, sur laquelle le lendemain ils durent marcher toute la journée en la brisant afin de faire un passage à leur canot. Ils étaient effrayés de voir encore de la glace à cette époque de l'année ; elle ne disparut que six jours plus tard, le 14 juillet.

Peu de jours auparavant, à l'entrée du lac, ils avaient rencontré nos barques allant au-devant d'eux. Monseigneur ayant appris que j'étais malade, avait hâte d'arriver. Enfin le samedi 10, vers neuf heures du soir, nous

entendîmes des coups de fusil et nous ne tardâmes pas à découvrir sur le lac le grand canot qui nous amenait notre bon évêque. Les sauvages répondirent par des décharges successives; pour moi, tout transporté de bonheur, je courus à la corde de notre petite cloche, que je sonnai à toute volée. Le R. P. Gasté se rendit au débarcadère pour y recevoir Monseigneur et le conduisit ensuite à notre chapelle, où il voulut bien donner la bénédiction du saint Sacrement. Quand, en entrant à mon tour, je vis Monseigneur revêtu de la chape, prosterné au pied de l'autel et le F. Labelle agenouillé religieusement à la sainte Table, je me crus guéri instantanément, et moi qui n'avais pu chanter depuis le dimanche 23 mai, je me mis à entonner les prières liturgiques sur un ton si élevé, que tout le monde en fut surpris, et moi autant que les autres. Mgr Grandin, inquiet jusque-là à mon sujet, n'eut pas besoin de me voir pour se rassurer, il lui suffit de m'avoir entendu.

Monseigneur passa avec nous neuf jours qui furent bien employés. Nous ne pouvions nous voir que le soir après neuf heures. Le reste du temps était employé à l'exercice du saint ministère par Sa Grandeur et le P. Gasté. Le samedi 17, il y eut une grande procession à la croix, avec déploiement de bannières et d'oriflammes. Cette cérémonie était faite pour obtenir de Dieu la cessation des maladies et pour attirer des bénédictions sur tous. Le lendemain on fit faire la première communion à nos enfants. J'avais aidé le P. Gasté à les préparer à cette grande action. Après la messe pontificale eut lieu la procession du Très-Saint Sacrement qui fut magnifique pour le pays. Au reposoir on lut l'acte de consécration de la mission au Sacré-Cœur de Jésus et le soir les enfants se consacrèrent à la Sainte Vierge. Pour toutes ces cérémonies nous avions appris des cantiques aux enfants, qui

les chantèrent très-bien. Nous étions heureux de ces belles fêtes et Monseigneur nous exprima toute la satisfaction qu'il éprouvait. Cette journée avait été bien remplie, mais c'était la dernière que nous passions avec notre bon évêque, aussi prolongeâmes-nous la veillée jusqu'à minuit.

Dès le lendemain matin vers neuf heures, Monseigneur remontait sur son canot d'écorce pour reprendre le chemin de Saint-Albert. Il nous laissait le bon et vertueux Frère Labelle, mais il emmenait le meilleur de nos orphelins à qui il se proposait de faire commencer le latin l'automne suivant, si la santé de cet enfant le permettait. Nous l'avions recueilli à l'âge de quatre ans et depuis six ans il était avec nous. Je le regrette beaucoup. Monseigneur paraissait bien content de lui, car il a perdu toute manière sauvage, il parle très-bien le français, sait lire et écrire, et je puis ajouter qu'il connaît bien mieux encore la véritable science, qui est celle de l'amour du bon Dieu. Malheureusement sa santé est fort chétive, je crains même qu'il ne devienne infirme. J'attends avec impatience de ses nouvelles.

Nous allâmes, en canot d'écorce, reconduire Monseigneur jusqu'à deux lieues de la mission; nous fîmes ensemble le dernier repas, et lorsque nous eûmes reçu une dernière bénédiction de Sa Grandeur nous demeurâmes bien tristes sur la grève, échangeant aussi longtemps que possible des signes d'adieu. Lorsque nous n'aperçûmes plus que l'eau, encore agitée par le mouvement des rames, nous retournâmes à la mission. Nous étions de nouveau orphelins pendant que notre bon Évêque allait porter la joie et le bonheur à d'autres de nos frères, eux aussi impatients de le revoir.

Un nouveau frère nous était cependant donné pour partager nos peines et nos fatigues, pour adoucir notre

solitude, nous édifier par sa piété, son obéissance et l'exemple de ses vertus. Que je remercie la Providence et mes supérieurs de m'avoir donné un tel confrère ; j'ai attendu six ans, mais je n'ai rien perdu pour avoir pratiqué la patience, et maintenant je puis dire : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum*. Que tout a donc changé pour moi depuis l'arrivée du F. LABELLE ; maintenant je puis parler français et m'entretenir de choses moins sauvages. Depuis longtemps ne me trouvant en compagnie des Pères qu'à table et pendant quelques récréations, j'avais presque perdu l'habitude de parler français, ce qui faisait bien rire Monseigneur lorsque je m'oubliais à lui parler sauvage.

Vers la fin de juillet nous commençâmes à rôder de toutes parts à la recherche d'un peu de foin pour nos animaux. La sécheresse avait brûlé celui qui avait poussé là où j'en avais trouvé l'an dernier ; ailleurs il était sous l'eau. Nous cherchâmes pendant tout le mois d'août sans pouvoir nous en procurer suffisamment. Enfin, la saison s'avançant, le Frère dut se mettre à faire la pêche. Il avait, pour se former à ce métier, un sauvage qui bientôt le laissa seul ; mais un autre pêcheur lui ayant donné quelques leçons, en peu de temps il devint habile. Trois semaines lui ont suffi pour prendre plus de 5000 pièces.

Voici quelques détails de nos aventures à cette époque. Le R. P. GASTÉ nous envoya avec un Montagnais à une journée de rames, au bout du lac, le long de la rivière la Hache, parce qu'on nous avait dit qu'il y avait là du foin en abondance. Nous partîmes un lundi, de grand matin, afin d'arriver à temps pour planter notre tente. Quand nous fûmes au terme de notre course, nous trouvâmes, en effet, beaucoup de foin; mais il était encore dans l'eau et sur un terrain peu solide. Ayant ramé toute la journée, nous avions les bras rompus

et la besogne à faire était assez pénible; cependant nous ne balançâmes pas, et le lendemain matin le F. LABELLE et moi nous nous mîmes à l'eau jusqu'aux genoux. Pour faucher, nous devions avoir les bras élevés au-dessus de l'eau, ce qui était extrêmement fatigant; de plus, le terrain sur lequel nous étions était fort glissant, aussi nous arriva-t-il plusieurs fois de tomber, et enfin les moustiques et les maringouins nous mettaient en sang les jambes, les bras et la figure. Le troisième jour je fus contraint de m'arrêter, j'avais le visage entièrement enflé, je voyais à peine, et j'eus une très-forte fièvre qui inquiéta beaucoup mon cher compagnon. Le quatrième jour nous devions rentrer à la mission. Nous naviguions depuis une heure à peine, quand un grand vent s'éleva. C'était le moment où nous sortions de la rivière pour entrer dans le lac. Les vagues étaient grosses et notre canot faisait eau; or, pendant que nous virions de bord l'avant se fendit et nous allions couler. Nous étions effrayés du danger que nous courions, mais heureusement une île était tout proche de nous, nous la gagnâmes en toute hâte et le Frère répara nos avaries avec quelques bouts de ficelle. Cependant le vent augmentait, nous ne pûmes pas nous rembarquer. Il souffla avec violence tout le jour et toute la nuit, de sorte qu'au lieu de nous rendre à la mission, il nous fallut rester *dégradés* dans cette île. Par surcroît de malheur nous n'avions plus de vivres. A midi on dut se mettre à la ration. Chacun se mit alors à parcourir l'île en quête de quelques lièvres ou perdrix; nous ne trouvâmes rien. Vers le soir une bande de canards vint s'abattre devant nous au bord du lac. Notre sauvage prit un fusil pour le charger, mais, ô malheur ! il avait perdu sa poudre. Nous essayâmes de tirer quelques canards à coups de pierres, nous ne réussîmes qu'à les mettre en fuite. Le soir il nous fallut souper par cœur, et cepen-

dant nous avions bien faim. Le sauvage ne cessait de nous dire : *Berbaisert*, *berbaisert*, que j'ai faim ! que j'ai faim ! Il fallut qu'il se couchât comme nous sans manger. La nuit nous parut longue. Le vent soufflait toujours; impossible de partir, et rien pour déjeuner. Dans la matinée, le F. LABELLE eut une faiblesse, mais il revint vite; le sauvage nous dit alors : « Il ne faut pourtant pas mourir ici, essayons de partir. » Nous nous rangeâmes à son avis et nous nous mîmes en route. Plusieurs fois dans le trajet nous dûmes aborder pour vider notre canot où nous étions presque toujours assis dans l'eau. Enfin le soir, vers dix heures, nous arrivâmes à la mission sains et saufs, mais très-faibles.

Nous trouvâmes le R. P. GASTÉ consterné d'un mauvais tour que nos chiens avaient joué la nuit précédente en pénétrant dans le hangar aux provisions et en en dévorant une partie. Ils nous avaient laissé heureusement de quoi souper encore ce soir-là.

Le 3 octobre arrivèrent enfin les barques. Elles avaient dû attendre deux mois et davantage au chef-lieu du district de Cumberland, où le P. BONALD avait été obligé de séjourner trois mois avant de pouvoir continuer sa route. Ce cher Père nous arriva sain et sauf; mais le temps était déjà très-froid, les petits lacs et les bois étaient gelés et la neige couvrait la terre. Les barques nous portaient de magnifiques ornements et des fleurs pour notre chapelle, un harmonium, des décorations pour nos fêtes et deux vitraux. Ce fut une grande joie pour nous de posséder tant de richesses. Le soir il y eut salut solennel et pour la première fois le son de l'harmonium se fit entendre dans ce petit coin de terre perdu au milieu des glaces. Nous fûmes tellement émus, le P. GASTÉ et moi, que nos chants étaient interrompus par nos larmes. Tout le monde partageait notre émotion, l'inter-

prête du bourgeois disait en sortant de la chapelle : « Dans quel pays sommes-nous donc maintenant? Ce n'est plus le lac Caribou, nous voilà transportés tout d'un coup dans les grands pays de la belle France. Mon Dieu ! que nos Missionnaires ont de belles choses dans leur pays. Si j'avais été comme eux, je crois que j'aurais eu de la peine à le quitter pour venir dans celui-ci, où l'on n'entend d'autres chants que les cris des loups et des hiboux. » Une bonne vieille qui pleurait de tout son cœur entra dans la maison et dit au P. GASTÉ : « L'homme de la prière, je pleure. — Et pourquoi pleures-tu ? lui demanda le Père. — Je pleure parce que je suis mauvaise et que j'ai peur de ne pas aller là-haut, chez le Grand Maître de la prière, parce qu'en entendant ce grand livre qui chantait (l'harmonium), je me disais : Puisque déjà sur la terre j'entends de si belles choses, que sera-ce chez le Grand Esprit ? Voilà pourquoi je pleure, j'ai peur parce que je suis mauvaise. » Cette femme est une excellente chrétienne qui communie souvent. Le Père s'empressa de la rassurer en lui parlant de la bonté et de la miséricorde de Dieu.

Le dimanche suivant on célébra une grand'messe solennelle pour nos bienfaiteurs, on fit servir à cette occasion les nouveaux ornements et toutes les richesses que nous avions reçues. C'était magnifique.

Le 4 décembre, des sauvages vinrent chercher le P. GASTÉ pour des malades qui se mouraient à 60 lieues d'ici, du côté du nord. J'accompagnai le Père, qui monta dans la traîne pendant que je faisais marcher les chiens et que je veillais à ce que l'équipage ne versât pas, ce qui arrive plus souvent qu'on ne voudrait. Cette fois nous fîmes le voyage sans une seule chute, aussi le P. GASTÉ félicitait et vantait fort son cocher. Nous allions bon train, les sauvages ne nous laissaient pas de répit ; sur

trois nuits que nous avons passées en route, nous n'avons dormi que quelques heures, et encore fallait-il que le P. Gasté usât d'autorité pour obtenir ces quelques moments de repos. Pour mon compte, le troisième jour de cette course que je fis à pied tout le temps, je souffrais extrêmement, j'avais une fièvre très-forte, et quand on s'arrêta vers huit heures à un petit camp sauvage, il était temps pour moi. J'arrivai longtemps après les autres, car je marchais avec peine; si le voyage eût duré une heure de plus, je me serais gelé. Je n'avais pas voulu parler de mes souffrances au P. Gasté, de peur de l'inquiéter, mais arrivé aux loges, je me vis dans la nécessité de me coucher pendant que tout le monde mangeait. Cela me remit un peu, toutefois le Père qui m'avait vu avec une figure toute décomposée, craignit pour moi, et voulait à toute force me laisser à ce camp pendant qu'il continuerait tout seul son chemin. Je ne pus m'y déterminer, car je redoutais de laisser aller seul le Père, à cause du peu de convenance des sauvages vis-à-vis du prêtre; je craignais aussi de me trouver plus mal, loin de lui. Nous reprîmes notre route, et le soir nous arrivâmes au camp, terme de notre voyage.

Les malades pour qui le Père avait entrepris ce long voyage, étaient en convalescence. Il fallut se borner à baptiser quelques enfants. Plusieurs sauvages profitèrent de la présence du prêtre pour se confesser.

Le lendemain, 8 décembre, pendant que toute la congrégation était en fête, nous nous trouvions, nous deux, bien loin du monde civilisé, dans les contrées les plus reculées et les plus froides du globe. Nous n'avons cessé de nous entretenir de la Congrégation, de nos Frères, de nos fêtes et de notre Immaculée Mère; nous nous unissions à tous pour avoir part aux grâces répandues plus particulièrement en ce jour sur notre chère famille.

Le Père réunit deux fois les sauvages pour les instruire et leur faire chanter des cantiques. Les sauvages paraissaient heureux.

Nous repartîmes le lendemain de bonne heure. Un seul sauvage vint avec nous pour nous guider. Cette fois, nous allâmes lentement. Le temps était épouvantable ; pendant trois jours, force nous fut de rester à la même place. Cependant, comme nous avions le temps de reposer, je me remis peu à peu, et sans une foulure à la main que je me fis le dernier jour du voyage, je serais rentré sain et sauf à la mission.

Nos fêtes de Noël furent splendides. Avant de repartir, tous les sauvages qui y étaient venus se confessèrent et promirent d'être désormais bien fidèles à observer les devoirs de la religion. C'est un grand bonheur que ce retour de nos pauvres sauvages à de meilleurs sentiments. Ainsi, le bon P. Gasté commence enfin à moissonner un peu, après avoir travaillé longtemps dans cette terre stérile et ingrate. Dieu veuille que cette moisson soit de plus en plus abondante !

J'aurais voulu vous donner les détails d'une journée d'hiver au lac Caribou, mais ce sera pour plus tard. Je crains de vous ennuyer en vous écrivant trop longuement. Frère Guillet, o. m. i.